Monique Vuillet

Emportés par le vent de l'histoire

La libération au bout du chemin

Roman

ÉDITIONS
CABÉDITA
2023

Remerciements

Mes remerciements vont tout d'abord à mes proches, Bernard, Elliot, Françoise, Henri, Michelle et Michel, pour leur aide précieuse sous la forme de corrections, de conseils, de prêts de photos, de cartes, etc.
Mais aussi à Dominique Gayet, membre de l'Association pour la Mémoire de la Résistance jurassienne, qui a accepté de me confier une photo de sa collection personnelle pour la couverture de ce livre, ainsi qu'aux auteurs francs-comtois Marie-Claude Pelot et Guy-Louis Anguenot, pour leur soutien, leur aide et leur bienveillance. Et enfin à mon éditeur, Éric Caboussat, des Éditions Cabédita, dont les conseils avisés ont permis l'aboutissement de ce livre.

Les Éditions Cabédita bénéficient d'un soutien de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2024.

Couverture : Arrivée des troupes allemandes sur la place de la Mairie de Morez en juin 1940. Coll. Dominique Gayet.

© 2023. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13B – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet : www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-967-6

Préface

Monique Vuillet, dans *Emportés par le vent de l'histoire,* effeuille ce temps de guerre avec toute sa féminité, sa tendresse.

En plantant d'abord un décor qui parle à nos souvenirs : un village comtois modèle.

Malgré la douleur des temps, les hommes jouent au tarot, les femmes brodent, crochètent, tricotent, cousent et bavardent. Elle sait saisir le pouls, l'âme de ce Haut-Jura, pourtant orphelin de ses mobilisés puis de ses prisonniers que l'Allemagne refuse de rendre.

Elle ne nie pas que sous la botte de l'occupant et peu à peu un nombre sans cesse plus grand d'hommes et de femmes ne ressentent l'humiliation, l'indignation, la colère, voire la révolte devant les exigences du vainqueur, illustrant ainsi l'évolution de l'opinion publique. Du mythe de Pétain sauveur à une résistance qui se généralise.

Monique Vuillet entre dans les ressentis de ses personnages, n'oubliant jamais que sous l'histoire officielle il y a des cœurs qui battent. La vie, l'amour, et pas seulement la guerre. C'est d'abord l'émotion qui prime, fait-elle dire à l'un de ses personnages.

Mais ce qui est magnifique dans son roman, c'est que même si ces temps furent bien troublés dans notre pays hésitant entre collaboration souhaitée par le pouvoir et distance prise par le plus grand nombre après 1942, voire résistance active, Monique Vuillet raconte avec précision mais sans juger, sans donner de leçons.

En ce sens, elle fait œuvre d'historienne. Ce qui n'est pas son moindre mérite.

Bravo et merci pour ce beau livre.

Guy-Louis Anguenot

Grand Dieu d'là-haut !

À Bellefontaine, au hameau des Mandrillons, une ferme construite sur une colline surveille la route qui relie Morez aux Mortes, à Chapelle-des-Bois et par-delà à Pontarlier. Non loin, un lac porte le nom du village.

Un couple de cultivateurs et ses six enfants, dont cinq filles, y habitent.

Colette est l'une de ces dernières.

Samedi 15 juin 1940, Colette est dans la grange, dans un espace de quelques mètres carrés qui domine le fenil. On y trouve un bric-à-brac de tuiles, de tôles, de briques, de vieilles chaises, de tuyaux...

Enfant, elle avait découvert ce lieu. L'escalade de vieux meubles lui avait permis d'y accéder.

Après s'être querellée avec ses sœurs, têtue, rebelle, elle s'y était réfugiée.

Elle y était restée longtemps, avait entendu les appels de toute la maisonnée partie à sa recherche. Plus tard, elle était descendue. Sans mot dire, elle avait rejoint le cocon familial. On lui avait demandé où elle était cachée : elle n'avait pas répondu. Le lendemain, Jeanne, sa maman, sans la gronder, l'avait questionnée.

Colette avait montré l'endroit et obtenu la permission d'y retourner.

Elle avait mis du temps à aménager son refuge.

Organiser cet enchevêtrement d'objets hétéroclites pour protéger son abri des regards indiscrets, en prélever quelques-uns

d'utiles, nettoyer, balayer avaient été des moments de plaisir. Le résultat l'avait enchantée.

Une vieille table, une chaise usagée, un antique fauteuil à bascule avaient fait du lieu son havre de paix. Enfant, elle l'avait fréquenté assidûment. Elle y avait encore recours quand, après une semaine de travail à Morez, elle ressentait l'impérieux besoin de se ressourcer.

Colette est installée dans le fauteuil.

Souffler lentement, respirer, se laisser imprégner par l'ambiance de ce lieu qu'elle aime tant...

L'hiver a vidé le fenil du foin engrangé l'été précédent. Seules quelques brassées ont échappé à l'appétit des vaches restées à l'étable pendant cette longue saison.

Nul parfum de foin séché, fragrance quelquefois fleurie, quelquefois un peu âcre, mais des odeurs de bois et de terre.

De la grange silencieuse, elle perçoit le carillon des cloches des vaches, quelques piaillements d'oiseaux, des gloussements en provenance de la basse-cour et le bruit mat du balancement du rocking-chair sur le plancher de sapin.

De la lucarne haut perchée, un puissant faisceau de lumière vient perturber la pénombre immobile de la grange.

Colette tente de se laisser porter entièrement par cette ambiance apaisante, sans y parvenir.

En boucle, revient à sa mémoire ce vers de Victor Hugo :

« Hier la Grande Armée, et maintenant troupeau. »

Tout bas, elle répète ce vers : d'abord de façon très scolaire puis avec emphase, puis provocation et colère, enfin avec tristesse et résignation. Peu à peu son élocution théâtrale fait place à une longue litanie qui l'emmène vers d'autres temps.

Colette se souvient...

OCTOBRE 1938

C'est un samedi de fin de mois. Colette et les siens sont allés veiller chez des cousins aux Mortes, hameau proche de la ferme familiale.

Les hommes jouent au tarot. Les femmes, les mains occupées à broder, crocheter, tricoter, coudre, blaguent et bavardent. Colette, le nez dans un livre de poésie, lève la tête de temps à autre et se joint à la conversation.

La partie de cartes terminée, toute l'assemblée se met à table. Les hommes boivent un verre de vin accompagné de pain, de saucisse et de gruyère[1]. Les femmes préfèrent une tisane de verveine et mangent une part de gâteau cuit au four dans une cocotte en fonte. C'est un gâteau consistant et épais qui tient au ventre.

Rémi, un cousin, engage la conversation. Il est communiste, le seul de la famille. Personne n'a pu l'empêcher de prendre sa carte au parti. Il se lance dans une longue diatribe condamnant les Accords de Munich signés fin septembre par l'Allemagne, la France, le Royaume-Uni et l'Italie. Il la termine en ces termes :

– On a signé n'importe quoi. On a donné notre bénédiction à Hitler pour qu'il annexe la région des Sudètes en Tchécoslovaquie. Si vous croyez qu'il va en rester là ! La France a besoin d'une armée forte, républicaine et invincible. Il faut qu'on soit unis.

Jeanne et Paul, les parents de Colette, ont connu la guerre de 1914-1918. Ils en gardent des souvenirs douloureux. Deux des frères de Jeanne y sont morts. Paul se trouvait dans l'enfer des batailles du Nord alors que son épouse était enceinte. Il n'était pas là pour la naissance de leur premier enfant. La paix est le souhait le plus cher de Jeanne, qui déclare :

– La guerre, c'est une calamité !

---

[1] Gruyère : il s'agit du gruyère de Comté. Fabriqué principalement en Franche-Comté, sa dénomination depuis 1958 est celle de comté.

Paul reste perplexe. Un long silence s'installe, que finit par rompre Lucie, la sœur aînée de Colette. Elle s'écrie :

– Grand Dieu d'là-haut, il faudra bien qu'un jour quelqu'un lui ferme son caquet à c't'âne vert de Hitler.

Personne n'avait pipé mot.

La pleine lune avait éclairé le chemin du retour à travers les pâturages. Après une journée lumineuse aux tons pourpre, marron, beige, ocre, jaune et or, la lune ajoutait à la fraîcheur de la nuit une note glacée.

Dans cette ambiance grise, noire et blanche, le lac de Bellefontaine, entrevu depuis le sommet d'une butte, lançait des reflets d'acier. À la moindre brise, les feuilles des bouleaux frissonnaient.

De la forêt voisine, les hauts et sombres sapins avaient un aspect menaçant.

HIVER 1938-1939

Colette travaille à Morez. Elle cantonne dans cette ville pendant les longues semaines d'hiver. Elle est hébergée par une tante et un oncle, couple sans enfant, qui prennent bien soin d'elle. Peut-être trop !

Elle profite des longues soirées pour lire. Documentaires, romans, recueils de poésie : tout l'intéresse. Elle s'en délecte.

À Bellefontaine, à la ferme quelque peu distante du village, on hiberne.

Le lourd traîneau de bois est attelé à *Coquet,* le cheval. Guidé par Paul ou René, le fils de la famille, il transporte les bouilles de lait au chalet[2] et effectue quelques voyages à Bellefontaine.

En janvier, à la suite d'abondantes chutes de neige, la scierie des Mortes où travaille René est à l'arrêt pendant trois semaines.

---

[2] Le chalet est le lieu où les agriculteurs d'un village, ou d'un territoire déterminé, mettent en commun le lait de leur troupeau pour le transformer en fromage, beurre et crème. Ils sont organisés en coopérative. On dit aussi fromagerie ou fruitière.

Quelques dimanches de février sont propices à des balades à ski de fond près du lac. Colette se régale. Froid vif et sec rougissant les joues, lac gelé recouvert de neige, relief vallonné d'une couleur blanche immaculée, ciel d'un bleu profond : grand paradis blanc.

On écoute assidûment la TSF. On lit les journaux.

Le printemps venu, Colette, sa journée terminée, après une longue marche à travers pâturages, prébois et forêts, rejoint, presque quotidiennement, le cercle de famille.

Sa dernière acquisition, un appareil photo, est une source d'étonnement, de curiosité et de gaîté pour toute la maisonnée.

La famille, les voisins, les cousins, les amis sont photographiés. On attend avec impatience le tirage sur papier.

On se souvient de la chanson de Charles Trenet, *Y a d'la joie*, que reprend en chœur le bouquet de frangines. Les photos reflètent cette joie.

Les deux sœurs aînées ont un amoureux attitré. C'est l'occasion de conciliabules !

Jeanne, la mère, regarde toute cette jeunesse avec attendrissement et bienveillance et sourit. Pourtant, dans son regard apparaissent désormais un léger voile de nostalgie, une tristesse, un pressentiment qu'observe tout bas Colette.

Que veut-elle exprimer lorsque, après l'écoute de la TSF, elle déplore :

– Ma foi, on ne sait pas trop qu'en penser !

Dans la grange immobile, le balancement du fauteuil à bascule s'est tu. Colette, les yeux mi-clos, dans un léger sourire murmure les vers de Lamartine :

« Ô temps, suspends ton vol ! Et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours ! »

Sur les lèvres de Colette, ces mots ne sont plus un poème, mais une prière, une incantation : pourquoi ce temps béni n'est-il plus ?

La machine à remonter le temps interrompt cette rêverie et embarque de nouveau la jeune fille.

ÉTÉ 1939

Pendant ses congés, Colette a participé aux travaux de la ferme : on a fané.

Levée dès l'aurore, une grande partie de la famille est dans les champs. L'herbe coupée embaume l'air.

Retourner le foin, le réunir en andains, l'*accucher* sur la charrette... sont des gestes sans cesse renouvelés.

Les journées sont longues. On fait des pauses : on se désaltère, on casse la croûte, on discute, on blague, on rit.

Le soir venu, ivre de grand air, de soleil et de mille senteurs, on dort comme une souche, heureux de cette journée si pleinement vécue.

Pour le 14 Juillet, les filles ont la permission d'aller à Morez. Elles y rejoignent quelques cousines et cousins. Elles assistent au défilé, aux réjouissances, dansent.

De retour à la maison, le bouquet de sœurs est devenu un attroupement de pies qui piaillent, crient, rient.

Les parents ont fêté le 14 Juillet à Bellefontaine. Ils ont trinqué, mangé la galette. De retour à la ferme, ils ont écouté la TSF qui ne manque pas d'éloges sur le défilé de Paris : aucun mot n'est assez glorieux.

Le chef de famille commente :

– C'est bien de montrer ses crocs, pas sûr que ça suffise !

Dans le brouhaha du moment, seule Colette retient la phrase.

Le temps exceptionnellement beau de l'été a permis une fenaison rapide. Il est temps de s'occuper du bois de chauffage. Paul décrète qu'il faudra passer la réserve de bois d'un à deux ans. Le

Table des matières

PRÉFACE 7
GRAND DIEU D'LÀ-HAUT ! 8
POURRIEZ-VOUS ÉCRIRE... 23
L'INVITATION 44
DESTINATION INCONNUE 58
L'AVIATEUR ANGLAIS 69
STALAG II B 82
EDMOND 104
KOMMANDOS DE TRAVAIL 121
LE MAQUIS 135
HILDA 145
MOREZ ET SA RÉGION – ÉTÉ 1944 151
RETOUR AU PAYS 163
LE DÉSARROI DE COLETTE 171
RETOUR À LA VIE CIVILE 178
ÉPILOGUE 181
ANNEXE 1 185
ANNEXE 2 187
ANNEXE 3 191
ANNEXE 4 194
BIBLIOGRAPHIE 196
TABLE DES MATIÈRES 199